

Les enfants en guerre dans la presse française de 1914-1918

Loredana TROVATO
Université d'Enna « Kore », Italie

Résumé

Cet article vise à aborder les formes et les mécanismes de la figuration de l'enfant dans la presse française de la Première guerre mondiale, à partir de ses diverses évocations linguistico-discursives et iconiques. En tant qu'objet du discours sémio-verbal, l'enfant joue un rôle de premier plan, car il est utilisé comme un outil de la propagande nationaliste soutenant l'engagement français contre l'envahisseur allemand. Son éthos est en effet exploité comme une sorte de figure de l'argumentation rhétorique et pathémique, finalisée à faire adhérer le lecteur à une certaine image de la guerre et du soldat français, tout en suscitant le pathos. Nous envisagerons en outre la fonction du jeu et de l'école, en tant que moteurs et vecteurs de l'idéologie patriotique, afin d'esquisser un tableau assez exhaustif de cette problématique et essayer d'offrir une modeste contribution à l'exégèse de cette période assez complexe de l'histoire mondiale.

Mots-clés : enfants, presse, France, Grande Guerre, discours

Abstract

This article aims to address the forms and mechanisms of the representation of the child in the French press of World War I, based on its various linguistico-discursive and iconic evocations. As an object of semio-verbal discourse, the child plays a leading role, as it is used as a tool of nationalist propaganda supporting the French commitment against the German invader. His ethos is in fact exploited as a sort of rhetorical and pathemic argument, aimed at making the reader adhere to a certain image of war and the French soldier, while at the same time arousing pathos. In addition, we will consider the function of play and school, as motors and vectors of patriotic ideology, in order to sketch a rather exhaustive picture of this problem and try to offer a modest contribution to the exegesis of this rather complex period of world history.

Keywords : child, press, French, Great War, discourse

Qu'ils sont troubles nos yeux auprès des yeux d'enfants...
Mais leur brume s'empourpre aux feux de ces brillants
Où l'aube s'irradie... où l'azur se recueille...
Où le printemps s'éveille... où l'automne s'effeuille...
(Vassivière, 1916 : 4)

Introduction

Cet article vise à offrir un aperçu des formes et des mécanismes de représentation de l'enfant de la Première Guerre mondiale dans la presse qui circulait à l'arrière et en tranchée. Nous avons choisi d'abord ce type de discours médiatique et médiatisé (voir, à ce propos, Charaudeau, 1997, 2011) pour le fait que les journaux de tranchées notamment représentent un témoignage riche et fidèle¹ de ce conflit (Trovato, 2013, 2014a, 2014b) ; et pourtant, ils restent, à l'état actuel, encore peu étudiés d'un point de vue strictement linguistique et discursif aussi. Ils étaient animés par les Poilus² dans le but de chasser le "cafard",³ amuser et distraire les camarades au front. On y publiait pensées, récits, lettres,

¹ La question du témoignage est l'une des plus importantes à poser lorsqu'on s'approche de l'étude des journaux de tranchées. Dans notre communication (« "Le Rire aux éclats" : témoigner de la guerre en s'amusant dans les journaux de tranchées ») au colloque « Guerres et témoignages », organisé par Pascaline Lefort et Christophe Rey à l'Université de Picardie (13-14 novembre 2014), nous avons souligné que, dans la presse du front, il est possible de repérer toutes les acceptions du verbe « témoigner » et du substantif « témoignage » en un mouvement continu et répétitif qui va de la vérité à la véridicité, pour arriver jusqu'à la vraisemblance et à l'illusion de vérité. Même si les actes n'ont pas encore parus, nous pouvons renvoyer à l'enregistrement vidéo de la communication : <<https://www.u-picardie.fr/espace/videos/colloques/guerres-et-temoignages-400147.kjsp>> [dernière consultation : 11 février 2016].

² François Déchelette affirme qu'un « poilu » est un « Soldat de la Grande Guerre, c'est-à-dire gars à poil » (1918 : 163). Il s'agit de l'épithète attribué au combattant français, contribuant à l'élever au rang de modèle, de figure exemplaire à transmettre aux générations futures.

³ Le terme « cafard » est utilisé par le soldat comme un synonyme d'« ennui, mélancolie, idées noires » (Déchelette, 1918 : 53.). De même, on peut lire dans l'Avant-propos de *L'Anticafard* : « Vague à l'âme, nostalgie, spleen, font des victimes dans les milieux mondains ; mais nous, pauvres poilus, qui n'avons rien d'académique – si ce n'est notre anatomie – nous devons nous contenter du mot cafard pour désigner les mêmes états de langueur et de marasme. Non point que le cafard sévisse parmi nous, il y a, Dieu merci, assez de poudre par ici pour mettre en fuite cet insecte ; mais enfin il vaut mieux prévenir que guérir, et c'est avec la louable pensée de distraire les esprits enclins à la délectation morose, que nous avons conçu le projet de fonder un modeste journal » (1915 : 1.).

historiettes, souvenirs des batailles, nécrologies, jeux, peintures, blagues, caricatures, chansons. Bref, un ensemble très diversifié de textes qui constituent aujourd'hui un patrimoine unique en son genre du point de vue culturel, littéraire et linguistique.

Afin de mieux souligner la portée et le succès extraordinaires de ces "canards", il suffit de rappeler leur nombre à la fin de la guerre : 474 selon André Charpentier (2007), le tout premier paraissant en octobre 1914. Il s'agit d'un corpus très vaste et, à la fois, très diversifié et fragmentaire, car la plupart de ces journaux disparaissaient après peu de numéros, ou sortaient irrégulièrement à cause des difficultés matérielles de publication (le manque de papier et d'encre, la mort des soldats rédacteurs / journalistes). Leur intérêt est cependant remarquable, parce qu'ils fournissent une preuve irréfutable de l'esprit et de l'idéologie de guerre, de l'ampleur de l'engagement ; ils étalent en outre l'ethos combattant, en exprimant le désir de vaincre l'ennemi et sa prétendue "Kultur"⁴ à travers le « sacrifice heureux de la vie ».⁵

Dans ces journaux, les enfants sont « un enjeu caché de la guerre » (Audoin-Rouzeau, 2004 : 19). Ils se trouvent en effet partout : dans les lettres, les poèmes et les chansons, où ils représentent une raison explicite pour continuer à lutter et à (sur)vivre dans l'espace étroit et pénible des tranchées. Ils sont dans les peintures, les images, les bandes dessinées et les blagues, où ils apparaissent tour à tour sous les multiples facettes de l'enfant-pupille de la nation, l'enfant-orphelin, l'enfant-vertueux, l'enfant-héros, l'enfant-miroir des pères combattant en tranchée, ainsi que comme l'enfant-soldat qui n'a pas peur de faire le sacrifice de la vie. Ils sont, à la fois, sujet et objet de la propagande, car l'une des idées les plus diffusées de l'époque, c'est que les soldats combattaient pour les enfants, qu'il s'agissait d'une guerre pour eux, pour « laver la vieille humiliation de 1870 » et « effacer de leurs jeunes fronts le stigmate des vaincus qui nous a tant brûlés » (Ivi : 21).

Jean-Pascal Soudagne explique bien ce lien entre les soldats et les enfants à cette époque :

Pour les soldats, il existe une volonté de protéger les enfants, les seuls qu'ils ne suspectent pas de trahison, contrairement aux femmes et aux embusqués de

⁴ Par ce terme, on indiquait à l'époque l'une des idées-clés de la politique pangermaniste du Kaiser, Guillaume II.

⁵ Cette expression recourt dans bien des nécrologies pour mettre en évidence le fait que les soldats avaient volontairement offert leur vie à la patrie, qu'ils s'étaient immolés afin de sauver la France de l'envahisseur allemand.

l'arrière. Il s'installe donc une sorte de camaraderie entre les enfants et les soldats, des liens en effet constatés au cours de la Grande Guerre à travers des photographies, des correspondances. Cette relation enfants-soldats va servir à la propagande. En effet, tous deux sont les cibles principales du discours de guerre : on utilise les premiers pour mobiliser les seconds et inversement. (2004 : 168)

Adoptant la perspective de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, il est possible de reconnaître dans cette relation la tentative de faire adhérer l'auditoire à l'ethos du propagandiste, ce dernier se rapprochant du rôle de l'éducateur en tant que « porte-parole des valeurs reconnues » (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 2008 : 68) par la communauté. De cette manière, la propagande a une fonction principalement éducative et se fonde sur le discours épideictique, afin « d'accroître l'intensité d'adhésion aux valeurs communes de l'auditoire et de l'orateur » (*Ivi* : 69) et de garantir « la communion autour des valeurs [...] indépendamment des circonstances précises dans lesquelles cette communion sera mise à l'épreuve » (*Ibid.*).

Pour montrer l'étendue de cette action de propagande sur les soldats, nous n'analyserons pas les discours de guerre explicitement construits pour ou par les enfants (voir, à ce propos, Pignot, 2012), mais les productions discursives dont le récepteur ciblé est le combattant. Ici, l'enfant est un moyen ; il fonctionne comme un « agent exemplaire » (Dominicy & Frédéric, 2001 : 11) par lequel on cherche à inciter les combattants à endurer, à résister dans les tranchées, à lutter et à ne pas se décourager, ainsi qu'à inculquer la nécessité de continuer la bataille pour la liberté.

En tant qu'objet du discours, l'enfant joue un rôle de premier plan dans les écrits ou les représentations visuelles, où son image conceptuelle est exploitée comme une sorte de figure de l'argumentation rhétorique, finalisée à obtenir le consensus du lecteur autour d'une certaine idée (voire ethos collectif) de la guerre et du soldat français par le biais du pathos. Même dans sa dimension d'« agent exemplaire », l'enfant suscite la sympathie de l'auditoire ; sympathie qui, comme le souligne Ruth Amossy, doit être envisagée « dans le sens fort de *sentir avec* »⁶ (Amossy, 2008 : 113).

En tant que sujet, il est par contre intéressant de s'interroger sur le type d'enfant qui ressort de cette presse de guerre. A savoir : qui est l'enfant de la Première guerre mondiale ? Quelle est son attitude face aux

⁶ L'italique est à l'auteur de la citation.

horreurs de la « vacherie en bottes »⁷ ? En réalité, ces questions sont les mêmes qui ont été abordées dans la plupart des études consacrées à ce sujet, la réponse étant souvent univoque et définissant de manière complète les traits de cet enfant, entre insouciance et douleur, violence et effroi, jeux et devoirs.⁸

Les journaux posent souvent le problème de la situation de paupérisation des enfants et de leurs familles à cause du départ en guerre des pères ou de leur mort. Ils abordent et essayent de faire face à la question de l'« orphelin-pupille de la Nation »,⁹ en proposant différentes collectes de fond et en faisant appel aux sentiments de solidarité et fraternités des Poilus.

La guerre provoque un bouleversement total de l'univers enfantin. En un seul coup, les petits grandissent : la plupart cherchent à remplacer le père en guerre dans les travaux agricoles et à consoler leurs mères de la douleur, tout en ressentant d'un seul coup le désespoir de l'abandon. À côté de cette représentation d'un enfant vertueux et responsable, il existe une autre dimension peu abordée et que nous non plus, nous n'aborderons pas, vu les objectifs de notre analyse. Il s'agit de la question des adolescents s'organisant en des bandes et se jetant dans la délinquance à cause de l'absence de l'autorité paternelle : cet aspect n'a jamais été suffisamment exploré par les historiens et les spécialistes de la Première Guerre mondiale à cause du peu de sources matérielles disponibles et de l'absence d'écrits produits par les enfants concernés.

⁷ L'expression est utilisée par Louis-Ferdinand Céline (1988 : p.170) comme métaphore de la guerre.

⁸ Voir, à ce propos, les études qu'on vient de citer d'Audoin-Rouzeau, ainsi que Dalle (2015), Lejaille (2014), Pignot (2012).

⁹ Sur la question de l'« orphelin-pupille de la Nation » à la fin de la guerre, Jay Winter écrit qu'« en aidant ces enfants, les anciens soldats, en même temps qu'ils soulageaient les veuves, les aidaient à reconstruire une vie de famille. Ils essayaient, tout à fait consciemment, de réparer ce qu'ils pensaient devoir à leurs anciens compagnons. Mais les dommages provoqués par la guerre étaient si profonds que ces manifestations de "parenté fictive", si admirables qu'elles fussent, ne purent suffire à résoudre les problèmes que rencontraient des millions de familles » (Winter, 2008 : 61). Elle revient brièvement sur cette question dans un ouvrage publié avec Blaine Baggett, en soulignant que « pour ces orphelins de guerre, la France devint leur famille. Pendant la seule année 1914, 400 000 soldats français moururent, laissant derrière eux à peu près le même nombre d'enfants privés de père. Dans un pays obsédé par le déclin démographique, on fit tout ce que l'on pouvait pour aider ces innocentes victimes de la guerre » (Winter & Baggett, 1997 : 16).

Dans les paragraphes qui suivent, nous tenterons par contre de montrer les différents aspects de la représentation de l'enfant vertueux (mais aussi adroit et un peu naïf) à travers l'analyse du discours verbo-iconique (dessins et caricatures) et comique (blagues). Dans le sillage des travaux de Stéphane Audoin-Rouzeau, qui a fait le point sur « la guerre des enfants » (2004, 2013), nous essaierons de focaliser notre attention sur l'enfance en tant qu'instrument de la propagande de guerre. Nous nous proposons ainsi de contribuer à l'exégèse de cette période incontournable de l'histoire mondiale, dont les enfants sont des protagonistes tout à fait actifs et nécessaires, même s'ils sont absents physiquement des champs de bataille.

1. Représenter l'enfant : les dessins de guerre

Les dessins représentant des enfants qui ont affaire avec des soldats ou avec l'ennemi ne sont qu'une médiatisation finalisée à la propagande « unidirectionnelle et non dialogique » (Ollivier-Yaniv, 2010 : 33) de guerre. L'enfant est un outil du pathos, car il est censé exprimer les vertus morales et induire de fortes émotions chez l'auditoire (voir, à ce propos, Declercq, 1992 : 51). Qui plus est, à travers l'image, on réintègre « le voir dans la globalité du sentir » (Landowski, 2004 : 191), en favorisant la transmission de l'ethos et l'établissement d'une sorte de rapport intime avec l'auditoire. D'après Ruth Amossy :

[...] on pourrait parler du sentiment d'appartenance qui unit les membres d'un même groupe et qui fait que les allocutaires peuvent les sentir immédiatement à l'unisson avec le locuteur, vibrant aux mêmes accents. Ils peuvent éprouver de la sympathie pour lui, au sens fort du terme, lorsqu'ils ont le sentiment de *sentir avec lui* parce qu'ils partagent le même univers d'espairs, de désirs, de croyances – l'amour pour la Mère patrie et les valeurs qu'elle représente, l'hostilité envers l'ennemi défini comme agresseur, la douleur de la perte, l'espoir de la victoire, etc. (2008 : 119).

Ce recours à l'image de l'enfant en tant qu'outil de la propagande rentre dans ce que Perelman et Olbrechts-Tyteca appellent les arguments qui « fondent la structure du réel ». L'enfant est un miroir à travers lequel doit se réfléchir le soldat ; il incarne un *pattern* que ce dernier doit adopter, et par là, il est l'expression d'un modèle qui « indique la conduite à suivre, tout en servant de caution à une conduite adoptée » (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 2008 : 490).

C'est en raison de cette dimension discursive que l'enfant n'est jamais dessiné comme traumatisé par la guerre ; au contraire, il est souvent peint en soldat en miniature, un petit Français travesti en adulte, fier, orgueilleux et courageux, même face à la mort.



Figure 1 - *Bulletin des armées de la République* (1917)

La figure 1 résume la rhétorique concernant l'enfant-soldat, exemple de dévotion à la patrie et de courage : les deux représentations en miroir se fondent sur la projection de type analogique. L'enfant d'aujourd'hui sera l'adulte-soldat de demain, à qui on confiera la tâche délicate de la défense de la nation, ce qui explique l'importance de jouer à la « petite guerre » :

Les gosses de Paris [...] jouent souvent à la guerre. Malicieux faubouriens, brandissant des sabres de bois, chevauchant des montures imaginaires, ou, le bras en écharpe, se faisant docilement soigner par de petites « croix-rouge », ils imitent des scènes de guerre aperçues à la vitrine du libraire, ou mettent en action les combats contés par leur père, pendant sa permission. (*Le Klaxon*, 1917 : 1)

Julien Arbois insiste à ce propos sur le fait que « les enfants des poilus français sont placés au cœur de l'effort de guerre dès le début du conflit, et, jusqu'au mois de novembre 1918, ils doivent suivre les recommandations de leurs aînés, qui leur expliquent les règles à suivre pour être un bon petit soldat » (Arbois, 2014 : 71). Les magasins contribuent à cette transformation de l'enfant en soldat avec toute une série de jouets, reproduisant fidèlement les armes et l'habillement et les objets des Poilus, ce qui ressort du dessin, où la tenue vestimentaire de l'enfant (avec son fusil de bois, son sac et son casque en papier) cherche à imiter celle du vrai soldat. L'enfant semble inciter l'adulte à ne pas céder à l'ennemi, à ne pas se décourager, à résister jusqu'au bout.



Figure 2 – Poulbot, « La valeur n'attend pas »

La figure 2 illustre la façon dont les petits soutiennent la guerre et les armées qui partent au front ; de même, elle pose l'accent sur la question des embusqués, qui se cachent pour éviter l'engagement, ou pire, la mort. L'enfant au sabre est en outre l'une des représentations typiques de la période : en particulier, les cartes postales affichent des enfants tenant un sabre à la place du fusil à l'imitation du modèle chevaleresque. George L. Mosse écrit à cet égard :

[...] le lexique médiéval fut appliqué aux armes afin de les replacer dans une tradition plus digne et plus aimable. Du reste, les cartes postales montrant des soldats avec les attributs des chevaliers abondent, comme celles où une troupe de chevaliers en armure, épées et boucliers – mais coiffés de casques d'acier – s'appête au combat. Le sabre des garçonnets rappelait le Moyen-Âge mais également la métaphore, récurrente dans les livres pour enfants du temps de Guillaume, qui symbolisait la force et le désir de se battre. (1999 : 156-157)

En effet, plusieurs illustrations présentent des enfants jouant à la guerre qui sont les victimes innocentes de la sauvagerie de l'ennemi : parmi elles, la plus célèbre est celle du petit Alsacien tué par un soldat allemand parce qu'il le visait avec son jouet. Ce martyr de la guerre est bientôt devenu « l'enfant au fusil de bois », une icône contribuant à personnifier la cruauté et la lâcheté allemandes, qui a eu de larges échos dans la presse grâce au dessin très célèbre de Maurice Neumont (figure 3).



Figure 3 - Maurice Neumont, « Bravoure allemande »

Sur un fond de ravages et tueries, Maurice Neumont propose son image de l'enfant héroïque, mort à cause de la « bravoure allemande ». Cette représentation répond au paradigme de la « victime héroïque, victime rédemptrice », tel qu'il a été envisagé par Emmanuelle Danblon (2005 : 164), en contribuant à la fonction persuasive du dessin. De même, il sert à la stratégie de la « construction de l'ennemi », par laquelle on cherche « à juger et à présenter l'adversaire, quelle que soit sa nature, comme responsable de quelque chose, ce à quoi le Système se voit obligé de réagir. La réaction qui vise l'adversaire s'adresse cependant à l'auditoire censé partager les émotions violentes que celui-là inspire, telles que le mépris, l'indignation et la haine » (Kacprzak, 2013).

Qui plus est, la visée argumentative est renforcée non seulement par le titre, mais aussi par le contraste chromatique déterminé par un clair-obscur métaphorique : le soldat, c'est le loup-garou, le méchant homme en noir qui a tué un enfant innocent, dont la candeur est soulignée par le blanc de sa peau et ses jouets parsemés par terre. Cette dichotomie entre le bien et le mal, l'obscurité et la lumière, l'innocence et le cynisme, est l'un des procédés argumentatifs les plus exploités à l'époque, concourant efficacement au renforcement de l'adhésion de l'auditoire par la « sympathie » (Amossy, 2008 : 114-125). Cette dernière est étroitement liée à la dimension pathémique du message, tel que l'on peut envisager dans la figure 4, où l'objectif explicite est de provoquer l'indignation de l'auditoire par l'intensité émotive du discours sémio-verbal.



Figure 4 - Abel Faivre, « Propagande allemande »

La didascalie accompagnant le titre révèle la polémique vers les stratégies de propagande utilisées par les « exécrables Boches » et s'adresse particulièrement aux femmes françaises, afin de les sensibiliser au discours patriotique sur la nécessité de combattre pour sauver la nation et leurs enfants, menacés par la violence dévastatrice du Kaiser, qui, comme un phagocyte, voudrait soumettre et détruire toute l'Europe.



Figure 5 – Ed. Touraine, « Kultur !!! »

Dans la didascalie, l'auteur met en évidence l'arrogance, la cruauté et la lâcheté du soldat allemand qui voudrait exécuter un « garçonnet » désarmé et au regard ébahi à cause de son fusil de bois.

L'enfant qui joue au soldat, ou en général, à la guerre est un des leitmotivs de cette époque : ce n'est pas un hasard si George L. Mosse

affirme que « peindre les enfants en guerre devint une sorte d'industrie » (1999 : 157). Il est donc facile de trouver partout des jouets, ainsi que la représentation des camps de bataille, comme dans ce dessin illustrant un hôpital, où le petit soldat de plomb ne peut pas se sauver, parce qu'« il a été déjà soigné par les Boches » :



Figure 6 - Ray, « Les gosses et la guerre »

La Première Guerre mondiale développe un véritable marché des jouets de guerre en un temps très bref : il suffit de penser aux chars d'assaut introduits par les Anglais en septembre 1916 et devenus des jouets pour les petits Français dès 1917. À côté des chars, les soldats de plomb¹⁰ sont très populaires aussi, grâce à la reproduction minutieuse des uniformes et des armes qui satisfaisait le souci de réalisme d'enfants et adultes. On trouve en outre canons miniatures, avions et zeppelins, qui avaient l'objectif principal de familiariser l'enfant avec ces nouveautés technologiques, tandis que les jeux d'adresse étaient finalisés à la conquête des territoires adverses, en stimulant la recherche créative de solutions, le sens de stratégie et le développement cognitif. Moins diffusés étaient par contre les théâtres de marionnettes, qui avaient le décor de champ de bataille et qui favorisaient le jeu d'imitation des modèles des adultes engagés dans les vrais champs. Et encore, puzzles, visages d'ennemis à percer et à frapper, livres, albums et périodiques de guerre enrichissaient le marché des loisirs pour enfants en les muant en vecteurs de propagande.¹¹

¹⁰ Pour un aperçu sur les soldats de plomb avant et pendant la Première Guerre mondiale, voir l'ouvrage de George L. Mosse (1999 : 160-163).

¹¹ Pour approfondir le sujet des « loisirs de guerre », on conseille la lecture de Stéphane Audoin-Rouzeau (2004 : 59-80), mais aussi Dalle (2015), Pignot (2012) et Soudagne (2004). De même, il faut souligner que la croix de guerre « entre dans les jeux d'enfants, notamment par l'intermédiaire des panoplies. *Toinette et la guerre*, publié en 1917, montre une cuisinière découpant une croix dans une pomme de terre pour en décorer l'enfant qui vient de jouer à la guerre » (Paveau, 2005 : 251).

Comme le souligne Corinne Dalle :

Le jeu, composante essentielle de l'univers de l'enfant est profondément marqué par la guerre. [...] Dès 1914, les enfants s'amuse désormais dans les tranchées réelles ou imaginaires, où les « Boches » et les Français s'affrontent « pour de faux », dans une incarnation fortement imprégnée par le discours de guerre. Rapidement, les loisirs enfantins s'avèrent être des enjeux primordiaux. [...] Jeux et jouets sont alors déclinés sur le thème du conflit. Du plus jeune âge aux enfants plus grands, les loisirs enfantins sont liés à la guerre et ses composantes (représentation de la France, de l'ennemi, des poilus, des infirmières...). Des albums de coloriage aux figurines ou poupées, en passant par les uniformes ou les engins de guerre miniatures, les jouets s'installent au cœur d'une société en guerre. (Dalle, 2015 : 22).

À côté du pouvoir ludique, symbolique et iconique du jeu en tant que canal de transmission de l'ethos combattant et patriotique, il faut relever l'action persuasive de l'école. En effet, aussitôt après le début du conflit, « loisirs et école s'adaptent au nouveau contexte de guerre et fournissent aux enfants des images, des objets, des mots, bref un cadre dans lequel penser la guerre et y participer » (Pignot, 2012 : 60). L'école adapte ses programmes pour favoriser le travail manuel : « les très jeunes enfants (deux à six ans) découpent de la charpie pour rembourrer les coussins des trains sanitaires. Les filles travaillent dans des ateliers scolaires. Gants, chaussettes et même vêtements sont acheminés aux œuvres de guerre » (Soudagne, 2004 : 164). Du côté des savoirs, on apprend la géographie et l'histoire des pays alliés et ennemis et l'arithmétique utile au calcul des munitions et de l'approvisionnement des tranchées. Les autres cours et les devoirs sont tous finalisés à développer l'esprit patriotique de l'élève et à lui inculquer l'idée du consentement au sacrifice volontaire de la vie pour le bonheur universel et la liberté. Dans ce contexte, il est presque impossible pour un enfant d'échapper à la rhétorique de guerre et à sa violence : les enfants de cette époque vivent une expérience traumatisante, dont les répercussions seront évidentes tout au long de leur existence, si on pense qu'ils seront les protagonistes (actifs) de la Seconde Guerre mondiale !

2. Esprit jovial et sagesse enfantine

Une forme parallèle de représentation de l'univers enfantin pendant la Grande Guerre est celle de l'enfant à l'esprit fin et jovial, qui témoigne quelquefois d'une sagesse mettant à l'épreuve les adultes. Comme le « bon Poilu » combattant en tranchée, l'enfant manifeste son « vrai sel gaulois » (*Le Klaxon*, 1916 : 1) et, de cette manière, s'oppose à la « tristesse » de la « kultur » allemande. Cette image est fondée sur l'emploi d'une rhétorique de l'opposition et du blâme, qui trouve ses

modèles les plus représentatifs dans les journaux de tranchées, où on développe le discours de propagande à travers l'humour, le comique, l'ironie, basés sur l'opposition antithétique entre Poilus et Boches.¹² Ainsi, à sa manière, l'enfant français étale son patriotisme, en se demandant quelle serait sa réaction si l'on trouvait un petit Boche sous un chou.



Figure 7 - Poulbot, « Et si on trouvait un petit Boche? »

La naïveté des enfants est souvent le prétexte pour la construction d'historiettes drôles, blagues et caricatures : cette vertu obtient le consensus de l'auditoire et trouve sa contrepartie dans l'imaginaire stéréotypés des Allemands, vus en tant que réservoir de toutes les qualités les pires. La question posée par l'enfant dans le dessin suscite d'abord le rire, engendrant par la suite toute une série de réponses différentes à propos de la conduite à tenir devant un petit Boche.

Néanmoins, les enfants font souvent preuve de sagesse et finesse d'esprit, comme le petit Belge d'une caricature parue dans *Mar-gaz*, la gazette des Poilus de l'hôpital de Marmoutier :



Figure 8 - *Mar-Gaz* (1917)

¹² Il est intéressant de constater que le discours de propagande développé pendant la Première Guerre mondiale a quelques traits en commun avec le discours totalitaire, surtout dans l'emploi des figures d'opposition « servant à déterminer l'Autre et les caractéristiques de celui-ci sur lesquelles portera ensuite l'argumentation » (Kacprzak 2013).

Les affirmations de l'enfant étonnent le lecteur : le petit écolier n'appelle son âne ni Albert, ni Guillaume, car, dans le premier cas, il aime plus son roi que son âne, tandis que dans le deuxième il aime trop son âne pour l'appeler comme le Kaiser détesté. Le raisonnement argumentatif se construit à partir du rapport amour-haine et de la valeur symbolique de l'animal. Dans plusieurs caricatures de l'époque, le Kaiser est effectivement représenté comme un âne, à cause des deux caractéristiques principales, souvent attribuées à cet animal, c'est-à-dire l'entêtement et la niaiserie. De ce fait, l'enfant veut dire qu'il n'attribuerait pas à son roi ces caractéristiques, alors qu'il n'hésite pas à considérer l'Empereur allemand plus bête et plus têtu que la pauvre bête.

C'est dans les journaux de tranchées que les enfants sont les protagonistes de beaucoup de blagues, où ils manifestent le « rire gaulois » et la franche gaieté qui caractérisent les Poilus. Ces historiettes sont centrées sur des aspects de la vie de tous les jours, comme si la guerre n'existait pas. Leur structure est assez figée, car, dans la plupart des cas, il s'agit de réponses à des questions soulevées par des adultes, sauf dans ce cas, où un frère et une sœur causent aimablement sur la conduite à suivre en famille :

Économie mise en pratique

PETITE SŒUR. – A partir d'aujourd'hui, je n'obéis plus à mes parents les mardis et mercredis.

PETIT FRÈRE. – Mais on te privera de gâteaux ces jours-là.

PETITE SŒUR – Pas d'importance, les pâtisseries seront fermées. (*Le Cafard Muselé*, 1917 : 5)

Le rire est provoqué par le vœu de la petite fille, qui ne veut plus obéir à ses parents les jours de fermeture des pâtisseries, afin d'éviter d'être privée des gâteaux. Elle exprime une sorte de fourberie innocente, qui suscite forcément l'hilarité des soldats.

Ces blagues se fondent toujours sur le mot d'esprit, la relation inattendue entre la cause et l'effet, la surprise et la boutade finale, comme dans l'exemple suivant :

Charitable Pierrot

Maman. – J'ai posé dix sous sur l'étagère, il y a quelques instants, et maintenant, je ne les trouve plus. Tu les as pris, Pierrot ?

Pierrot. – Oui, maman, je les ai pris pour les donner à un pauvre bossu chargé de famille... qui...

Maman (émue). – Tu as bien fait.

Pierrot. – ... Qui vendait des bonbons et des sucres d'orge.

Maman. – !!! (*Le Cafard Muselé*, 1917 : 6)

La mère justifie l'action de Pierrot, en la jugeant comme charitable, du moment que l'enfant affirme avoir donné l'argent à un « pauvre bossu chargé de famille ». Toutefois, sa réaction change lorsqu'elle comprend qu'il ne s'agit véritablement pas d'un acte de charité. Et pourtant, la blague provoque le rire des soldats, car ils apprécient le fait que l'enfant avoue innocemment la vérité, en admettant avoir acheté « des bonbons et des sucres d'orge » avec cet argent-là.

Le même ton est à retracer dans la blague suivante dont les protagonistes sont les enfants de Victor Hugo :

Mme Victor Hugo avait acheté des abricots pour le goûter de ses enfants Charles, François-Victor, qu'on appelait alors Toto, Léopoldine et Adèle, qu'on appelait Didine et Dédé. Au moment de distribuer les fruits, Mme Hugo s'aperçut qu'il en manquait plusieurs.

– Mes enfants, demanda-t-elle, quel est celui d'entre vous qui a goûté aux abricots?

– Ce n'est pas moi ! répondirent ensemble les quatre enfants.

– Qu'on ait mangé tes abricots, ce n'est rien, dit Mme Hugo. Ce qui m'inquiète, ce qui m'épouvante, c'est que ces fruits ont des noyaux, on meurt le jour même.

Alors, Dédé s'écria :

– Rassure-toi, petite maman. J'ai mis tous les noyaux dans mes poches. (*Le Cafard Muselé*, 1918 : 6)

La réponse de Dédé arrive inattendue, parce qu'on s'attendrait que l'enfant coupable commence à paniquer et à pleurer. Au contraire, elle affirme sans hésitation et calmement qu'elle a pris soin à ne pas manger les noyaux. Ce qui amuse le lecteur, c'est cette espèce de sagesse enfantine qui semble être l'une des caractéristiques majeures de l'enfant de guerre : un enfant qui a pris conscience de son rôle fondamental à l'heure actuelle et qui cherche à témoigner de son engagement par son courage et son dédain de l'ennemi, ainsi que par le travail et le dévouement à la famille.

Conclusion

Dans son recueil de « lettres de poilus » et « mots d'enfants », Jean-Pierre Guéno note qu'il y a « quatre millions de poilus dans les tranchées et quatre millions et demi d'enfants sur les bancs des écoles primaires de la République. La similitude de ces deux chiffres est troublante, et l'on comprend que les enfants soient un formidable enjeu pour les pouvoirs publics de l'époque, au point de devenir la cible privilégiée de leur propagande » (Guéno, 2012 : 11). En effet, l'enfant est au centre de l'attention médiatique à cause de son rôle stratégique en tant que sujet actif et objet de la propagande de guerre. D'un côté, on cherche à instruire ces « graines de poilus » au métier des armes, à les faire devenir

de bons soldats courageux comme leurs pères au front ; de l'autre, on les utilise comme des arguments visant à soutenir la cause de la France contre l'envahisseur allemand. Cela détermine une espèce de creux entre l'image réelle de l'enfant et l'image idéale et idéalisée offerte par la presse de tranchées et les médias en général. Figure du pathos, l'enfant est le moyen le meilleur pour transmettre et inculquer les valeurs patriotiques, nationalistes et de défense des principes de la République française. Il est en outre porteur d'une sorte d'exemplarité, servant à l'auditoire à distinguer des vertus « prototypiques » (Danblon, 2001 : 24), censées contribuer au renforcement de l'adhésion à l'ethos collectif, et à lui provoquer des émotions « agentives » (telles que la fierté et l'admiration) qui « s'appuient toutes sur un arrière-plan axiologique » (Kreutz, 2001 : 124).

L'enfant est donc un enjeu de la guerre, mais il en est aussi la victime innocente, car il est trop vite chargé du poids des responsabilités, du deuil, du sacrifice et de la perte : « comme un citoyen en modèle réduit, l'enfant est mobilisé pour aider les adultes à supporter les souffrances de la guerre » (Arbois, 2014 : 72). L'école républicaine lui apprend le dévouement aux dogmes fondamentaux de la nation et aux soldats s'immolant au front ; les familles sont souvent démembrées ; la maison n'est plus le foyer accueillant d'autrefois. Face au désarroi et à l'horreur, l'enfant de la Première Guerre mondiale acquiert une dimension sacrificielle et pathétique, devenant vite un des symboles de l'unité nationale éprouvée par la barbarie des tranchées et les actions lâches et brutales de l'ennemi. Ce sont surtout les enfants des zones envahies qui ressentent davantage la violence déshumanisante de la guerre et qui subissent les traumatismes les plus profonds, car, comme le relève Manon Pignot, « il y a dans l'attitude des Allemands au moment de l'invasion une férocité et une voracité qui frappent profondément les enfants » (2012 : 51). C'est la raison pour laquelle on a parlé de traumatisme subi par ces enfants pendant et après la Première Guerre mondiale : un traumatisme initial, dû principalement, dans le cas des orphelins, à la mort des pères ; un traumatisme de l'adolescence, lorsque, dans les années 1920, les institutions républicaines développent l'idée du « devoir de mémoire » ; un traumatisme de l'âge adulte dans le contexte difficile des années 1930, s'intensifiant lorsque le deuxième conflit mondial éclate (cf. Faron, 2001 : 19).

C'est donc la génération des enfants du devoir et des impératifs catégoriques : devoir vers la famille, la mémoire des morts, les institutions ; c'est la génération des enfants du deuil éternel, imprimé à

feu sur le cœur et étalé publiquement grâce aux monuments aux morts, répandus partout sur le territoire français. C'est une génération qui n'a pourtant pas su éviter une autre catastrophe, qui causera plus de morts et plus de douleur dans le monde : la Deuxième Guerre mondiale.

Références bibliographiques

AMOSSY, Ruth (1999), éd. *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

AMOSSY, Ruth (2008). « Dimension rationnelle et dimension affective de l'ethos », in RINN, Michael, éd. *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 113-125.

AMOSSY, Ruth (2010). *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF.

AMOSSY, Ruth (2013). *L'Argumentation dans le discours*, Paris, A. Colin, .

L'Anticafard, Antidote I, 1915.

ARBOIS, Julien (2014). *La Vie quotidienne des Poilus*, Mercuès, City Editions.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane (1997). 14-18. *Les combattants des tranchées*, Paris, A. Colin.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane (2004). *La Guerre des enfants, 1914-1918*, Paris, A. Colin.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane (2013). *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)*, Paris, Hautes Études, EHESS, Gallimard, Seuil.

Bulletin des armées de la République, n° 274, 28 novembre 1917.

Le Cafard Muselé, 1^{ère} année, n° 3, 15 mars 1917.

Le Cafard Muselé, 1^{ère} année, n° 6, 1^{er} juin 1917.

Le Cafard Muselé, 2^{ème} année, n° 30, 15 juin 1918.

CELINE, Louis-Ferdinand (1988). *Guignol's band I* (1944), in *Romans III – Casse-pipe, Guignol's band I, Guignol's band II – Le Pont de Londres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », pp. 83-310.

CHARAUDEAU, Patrick (1997). *Le Discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.

CHARAUDEAU, Patrick (2011). *Les Médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, 2^{ème} édition revue et augmentée, Bruxelles, De Boeck-Ina.

CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil.

CHARPENTIER, André (2007). *Feuilles bleu horizon. Le livre d'or des journaux du front, 1914-1918*, Triel-sur-Seine, Éd. Italiques.

DALLE, Corinne (2015), dossier réalisé par. *Enfants de la patrie, enfance en guerre(s). 1914-1918 / 1939-1945*, Puy-de-Dôme, Conseil départemental du Puy-de-Dôme.

DANBLON, Emmanuelle (2001). « La rationalité du discours épидictique », in DOMINICY, Marc, FREDERIC, Madeleine, voir *infra*, pp. 19-47.

DANBLON, Emmanuelle (2005). *La Fonction persuasive*, Paris, A. Colin.

DECHELETTE, François (1918). *L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914*, Paris, Jouve & C^{ie} Éditeurs.

DECLERCQ Gilles (1992). *L'Art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris, Éditions universitaires.

DOMINICY, Marc, FREDERIC, Madeleine (2001). « Introduction. L'éloge, le blâme, et le genre épидictique », in DOMINICY, Marc, FREDERIC, Madeleine (éds). *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, pp. 11-17.

FARON, Olivier (2001). *Les Enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale (1914-1941)*, Paris, Éditions de la Découverte & Syros.

GERVERAU, Laurent (2007). *La Guerre mondiale médiatique*, Paris, Nouveau monde éd.

GUENO, Jean-Pierre (2012). *Mon papa en guerre. Lettres de poilus, mots d'enfants*, Paris, Librio.

KACPRZAK, Alicja (2013). « Le pathos négatif en tant que trait du discours politique totalitaire », *Argumentation & Analyse du discours*, n° 10. URL : <https://aad.revues.org/1427>

Le Klaxon, mars 1916, n°1.

Le Klaxon, mai 1917, 2^{ème} année, n° 16.

KREUTZ, Philippe (2001). « L'épidictique et les émotions », in DOMINICY, Marc, FREDERIC, Madeleine, voir *infra*, pp. 107-134.

LANDOWSKI, Éric (2004). *Passions sans nom*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques ».

LEJAILLE, Guy (2014). *Petits pioupious. Soldats d'un sou. 1914-1918*, Gerbamon, L'Atelier de la mémoire.

MAINGUENEAU, Dominique (2014). *Discours et analyse du discours*, Paris, A. Colin.

Mar-Gaz, n° 119, 3^{ème} année, 1^{er} juillet 1917.

MOSSE, George L. (1999). *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, préface de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, traduit de l'américain par Édith MAGYAR, Paris, Hachette Littératures.

OLLIVIER-YANIV, Caroline (2010). « Discours politiques, propagande, communication, manipulation », *Mots. Les langages du politique*, « Trente ans d'études des langages du politique (1980-2010) », n° 94, pp. 31-37.

PAVEAU, Marie-Anne (2005). « Citation à l'ordre et croix de guerre. Fonctions des sanctions positives dans la guerre de 1914-1918 », in CAZALS, Rémy, PICARD, Emmanuelle, ROLLAND, Denis (sous la direction de), *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*, Toulouse, éditions Privat, pp. 247-257.

PERELMAN, Chaïm, OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (2008). *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université libre de Bruxelles.

PIGNOT, Manon (2012). *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil.

ROYNETTE, Odile (2010). *Les Mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre. 1914-1919*, Paris, A. Colin.

SOUDAGNE, Jean-Pascal (2004). *Les Poilus : leur vie quotidienne*, Paris, Éditions France Loisirs.

SOUDAGNE, Jean-Pascal (2009). *Le Quotidien des soldats dans les tranchées*, Saint-Cloud, Impr. France-Quercy.

THURIOT-FRANCHI, Georges (1921). *Les Journaux de tranchées*, Paris, Nevers.

TROVATO, Loredana (2013). « Des « bochonneries » qui font rire : les Allemands vus par les Poilus dans les journaux de tranchées », in *Argotica*, n° 1 (2), pp.317-338.

TROVATO, Loredana (2014a). « Au commencement était la tranchée. Le rôle des textes préliminaires des Journaux de tranchées dans la construction/divulgarisation de l'ethos du combattant », *Studii si cercetări filologice. Seria Limbi Romanice*, « Le(s) Commencement(s) », vol. 1, n° 16, pp.88-101.

TROVATO, Loredana (2014b). « “La Guerre joviale”. L'humour, le comique et la créativité verbale des poilus dans les journaux de tranchées », in SEYBERT, Gislinde, STAUDER, Thomas (éds.), *Heroisches Elend / Misères de l'héroïsme / Heroic Misery*, 1^{ère} partie, Frankfurt, Peter Lang Edition, pp. 201-222.

VASSIVIERE, Joseph (1916). « Les yeux d'enfants », *Le Camouflet*, n°8, 1^{er} décembre.

WINTER, Jay (2008). *Entre deuil et mémoire. La Grande Guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, préface d'Antoine PROST, traduit de l'anglais par Christophe JAQUET, Paris, A. Colin.

WINTER, Jay, BAGGETT, Blaine (1997). 14-18. *Le Grand bouleversement*, Paris, Presses de la Cité.

<<https://www.u-picardie.fr/espace/videos/colloques/guerres-et-temoignages-400147.kjsp>> [dernière consultation : 11 février 2016]